





*Les murmures  
de l'âme*

Virginie M.CANSIER

Cet ouvrage est une fiction. Toute référence à des évènements ou des lieux réels ne sont utilisés que pour servir cette histoire. Tous les noms, personnages et évènements sont le produit de mon imagination. Toute ressemblance avec des personnes, et des évènements serait totalement fortuite.

#### AVERTISSEMENT AUX LECTEURS :

Ce livre comporte des scènes érotiques explicites pouvant heurter la sensibilité des jeunes lecteurs

Droit d'auteur : Virginie M.CANSIER (77)

Tous droits réservés

ISBN 979-10-359-1014-3

Dépôt légal : Février 2021

Couverture : Maelys Bierre

Crédit photo : stock image

Achevé d'imprimer en France

Toute reproduction, même partielle est interdite

## **Du même auteur**

### La saga des frères CHANDELIN

Livre 1- Le souffle d'un sortilège

Livre 2- Le protecteur d'âme

Livre 2.5- entre deux

Livre 3- les murmures de l'âme

Livre 4- Ian

Livre 5- l'institut

La nuit des lionnes



# Chapitre 1

## Charlaine

Lentement, il s'approchait de sa proie. Il ne devait pas faire de mouvements brusques, il lui fallait être le plus silencieux possible. Il se fondait dans l'obscurité bienfaisante de la nuit, ombre parmi les ombres. Il était dans son domaine, dans son élément : la chasse !

Comme il était excitant d'observer sa cible, de la savoir toute proche, à sa merci. Encore quelques mètres à couvert et il pourrait enjamber la balustrade qui donnait sur l'arrière de la maison. Encore quelques mètres et...

— Mademoiselle Bruneau, nous allons effectuer notre roulement, alors je vous dis à demain.

Mince, je venais de perdre le fil de mes pensées. Je leur avais pourtant bien dit de ne me déranger sous aucun prétexte.

Machinalement, je me pinçai l'arête du nez en essayant de me concentrer à nouveau. Voyons, où en étais-je ? Ah oui, la balustrade.

— Mademoiselle Bruneau, n'oubliez pas de brancher votre alarme personnelle.

J'étouffai un cri de frustration et me tournai d'un bloc vers l'importun qui osait me déranger de la sorte.

— Écoutez, Bernard, je sais ce que j'ai à faire, mais je vous remercie de votre sollicitude. Je vous souhaite le bonsoir.

Il poussa un soupir et quitta la pièce en traînant les pieds. Qu'espérait-il, à la fin ? Que je lui offre un café, des petits gâteaux, une entrée dans mon lit ?

J'en avais assez de tous ces mecs bourrés de testostérone qui me tournaient autour depuis une semaine. Ils allaient finir par me rendre dingue !

Allais-je pouvoir retourner tranquillement à mon roman ?

Je ne désirais qu'une seule chose : me retrouver dans les bras musclés de mon héros. Enfin, dans ses bras, façon de parler...

J'en étais à un moment crucial de mon roman, celui où Max, le héros de mon histoire, s'apprêtait à entrer par effraction dans la demeure de sa nouvelle proie.

Dans ma tête, je fis réapparaître les magnifiques traits de son visage, la légère ondulation de ses cheveux, les deux anneaux qu'il portait à l'oreille. Oui, le revoilà !

Un sourire ravi aux lèvres, je me penchai à nouveau sur mon clavier quand le téléphone se mit à sonner.

— Non ! Pitié, laissez-moi !

Bien entendu, le téléphone ne voulut rien entendre et la sonnerie continua à déchirer horriblement le silence de ma maison.

Sachant pertinemment qui m'appelait à cette heure-ci, je décrochai, furibonde :

— Quoi !

— Bonsoir, ma chérie, c'est Maman.

Autant me faire une raison, je ne parviendrais pas à travailler correctement aujourd'hui.



— 'Soir, Mama. Comment vas-tu depuis tout à l'heure ?

En fait, elle avait déjà appelé au moins trois fois en quatre heures.

— C'est plutôt à moi de te le demander. Les gardes du corps sont toujours là ? Tu as bien refermé les portes, les fenêtres ? Tu es sûre que tu ne veux pas venir quelques jours à la maison ? Tu pourrais reprendre ton ancienne chambre et...

— Non, Mama, merci mais tout va très bien, je suis en parfaite sécurité, personne ne peut s'introduire chez moi sans qu'une demi-douzaine d'alarmes ne se mettent à hurler. Sans compter les gardes qui restent nuit et jour à me surveiller.

— Je serais tout de même plus rassurée si tu adoptais un chien de garde.

Pauvre Mama... L'agression dont j'avais été victime quelques jours plus tôt semblait l'avoir traumatisée plus que moi.

— Tu sais bien que je ne peux pas, avec Raymond et Georges, ils feraient une crise cardiaque. Et puis, de toute façon, je préfère les chats aux chiens.

Je ne me voyais vraiment pas sortir un chien tous les jours afin qu'il fasse ses besoins. Sans compter que je ne supportais pas l'odeur des poils mouillés.

— Laisse au moins l'une de tes sœurs venir quelque temps chez toi. Ça m'embête vraiment que tu sois seule dans cette grande maison.

— Écoute, Mama, je vais bien, tu n'as pas de soucis à te faire, je suis en sécurité à présent.

— Oui, mais quelqu'un comme toi ne...

Nous y voilà ! Cela devait bien finir par arriver sur le tapis à un moment ou à un autre.

— Stop, Mama, ne dis rien ! Cette situation n'est pas vraiment nouvelle et je te rappelle que je vis très bien avec. Je suis comme tout le monde, je n'ai pas besoin d'attentions particulières. Maintenant, excuse-moi, mais je dois me remettre au travail.

J'avais conscience du ton sec sur lequel j'avais répliqué mais il fallait que ma mère comprenne une fois pour toutes que je n'étais pas différente de ses deux autres filles.

Et voilà, à présent, je m'en voulais de lui avoir parlé comme cela.

— Mama, tu sais que je t'aime, mais tu sais aussi que j'ai besoin de me débrouiller par moi-même.

Un long soupir me parvint en guise de réponse, puis ma mère reprit d'une voix tremblante :

— Je ne peux pas m'empêcher de m'inquiéter pour toi, Charlaïne, après ce que ce type t'a fait. Tu es plus fragile que les autres, tu es mon bébé...

— Oh, Mama ! J'ai 28 ans, on ne peut plus me qualifier de bébé ! Et pour ce qui est de mon agression, c'est la rançon de la gloire. Mes livres se vendent comme des petits pains et je me suis fait un nom dans le milieu littéraire, pas étonnant que j'attise les convoitises, la jalousie et j'en passe. Il faut te faire à cette idée, Mama, ta fille est devenue quelqu'un de célèbre.

Ce que je pouvais être fière de moi ! J'avais bossé dur pour en arriver là et je ne laisserais pas tout tomber parce qu'un déséquilibré s'en était pris une fois à moi.

Il était parvenu à entrer chez moi, à m'espionner sans que je m'en aperçoive et avait tenté de m'étrangler. Mais ça, c'était avant que je n'investisse une petite fortune dans des alarmes et des gardes du corps.

Ce livre que j'écrivais, ou plutôt que j'essayais d'écrire, était plus qu'attendu par mes lecteurs et fans, et je m'étais trop investie dedans pour le lâcher.

Il s'agissait du dernier tome d'une saga de quatre livres, probablement le plus important de la série.

— Mama, il faut vraiment que j'y aille. Je te rappelle demain dès que je me lève, O.K. ?

Je l'entendis vaguement bougonner et lui envoyai un baiser sonore en priant pour qu'aucune de mes sœurs n'ait la brillante idée de m'appeler à son tour.

D'un pas vif, je rejoignis mon ordinateur en tentant de me remémorer la scène que j'allais écrire avant d'être interrompue... Rien !

Coupée dans son élan, mon imagination refusait de se remettre en route pour l'instant.

Et voilà ! En colère, je me levai de ma table de travail pour aller me servir un grand verre de jus de fruits dans la cuisine.

J'allais porter le récipient à mes lèvres quand les poils de mes bras se dressèrent en un instant. Une impression bizarre me noua l'estomac pendant qu'un violent frisson me remontait le long de la colonne vertébrale. Aux aguets, je me figeai.

Un léger courant d'air fit voltiger les fins cheveux de ma nuque. Je n'étais plus toute seule dans la pièce, quelqu'un venait d'y entrer. Lentement, je portai le verre à mes lèvres

afin de me donner une certaine contenance. Le jus d'orange emplît ma bouche et j'eus un mal de chien à déglutir.

Mince, j'avais laissé mon biper dans le salon. Quelle gourde, franchement ! Si je criais assez fort, les hommes postés à l'extérieur m'entendraient-ils ? Arriveraient-ils à temps ?

Comment l'intrus avait-il réussi à tromper la vigilance des gardes à l'extérieur ? Comment avait-il pu entrer sans faire hurler toutes les alarmes ? Et moi qui venais de dire à ma mère de ne pas s'inquiéter...

Que devais-je faire dans une telle situation ?

Huit jours plus tôt, je n'avais pas eu à me poser cette question. L'homme m'avait sauté dessus et avait passé ses mains autour de mon cou en serrant de plus en plus fort. Je n'avais dû mon salut qu'au très mauvais caractère de mes deux chats qui ne supportaient pas qu'un homme traverse leur territoire : l'escalier.

Ils lui avaient purement et simplement sauté sur le dos toutes griffes dehors en crachant et criant à qui mieux mieux. Lorsque j'avais raconté cela aux policiers, ils avaient paru impressionnés par l'intelligence des matous qui avaient « sauvé » leur maîtresse. Tu parles ! Ce n'était pas la première fois que je les voyais dans cet état. Ils s'en étaient déjà pris à mon père et à mon éditeur.

Je pris une profonde inspiration, captant au passage une odeur qui n'aurait pas dû se trouver là. Il y avait bien quelqu'un dans cette pièce.

Je serrai les dents, m'attendant à tout instant à recevoir un choc ou un coup.

— Je sais que vous êtes là, hasardai-je en puisant au fond de moi un peu de courage. Je peux sentir votre odeur... Vous puez le tabac.

Bravo, ma fille ! Un homme – parce qu'il ne peut pas y avoir de doute là-dessus – entre chez toi par effraction et tu ne trouves rien de plus intelligent à faire que de l'insulter !

Je voyais d'ici les gros titres des journaux du lendemain : « Une célèbre écrivaine retrouvée morte chez elle alors que des gardes du corps patrouillaient dans son jardin. »

Si je m'en sortais – rien n'était moins sûr mais on pouvait toujours rêver –, j'aurais deux mots à dire à ces super incompetents !

— Vous êtes venu finir le boulot, c'est ça ?

Un mouvement d'air, un léger bruissement. Il se rapprochait de moi, lentement, inexorablement.

— Quel boulot ? Vous me prenez pour une femme de ménage ou quoi ?

Voix douce mais dangereuse, veloutée mais menaçante, basse et grave, légèrement rocailleuse. Elle résonna étrangement à mon oreille et je fronçai les sourcils. Je l'avais déjà entendue, j'en étais sûre. Cette voix m'était... familière. Oui, c'est ça, familière. Je la connaissais. Mais où avais-je bien pu l'entendre ?

Je me retournai d'un coup afin de faire face à l'intrus. Pour faire venir les secours, il me suffisait d'ouvrir la bouche et de hurler aussi fort que me le permettaient mes cordes vocales déjà bien endommagées.

Comme s'il avait lu mes intentions dans ma tête, il fut aussitôt sur moi, plaquant une main contre mes lèvres et l'autre sur mon ventre.

— Je ne vous conseille vraiment pas de crier...

Son odeur m'emplit brusquement les narines, reléguant ma peur au second plan. Ce n'était pas le même homme qui m'avait agressée quelques jours plus tôt. Si l'autre était grand et plutôt sec, celui-là me semblait immense et athlétique.

Jamais je n'avais humé un parfum tel que le sien. Il sentait comme les gens qui sortent sous la pluie, une odeur particulière et pas désagréable. Si l'on faisait abstraction de celle du tabac, bien sûr. Sa main sur ma bouche, bien que ferme, ne me faisait aucun mal et d'emblée, j'appréciai la douceur de sa peau.

Non mais, ma pauvre fille ! Idiote ! Avais-je une vie si pathétique qu'il me fallait trouver un quelconque intérêt à un homme qui entraît par effraction chez moi ? Et je ne trouvais rien de mieux à faire que de fantasmer sur ses mains, son odeur !

Et sa voix qui éveillait en moi comme des échos du passé.

— Je ne suis pas là pour vous faire du mal, ma belle, je veux seulement rencontrer Charles Bruneau.

Tiens donc !

— Que lui voulez-vous ? demandai-je au travers de ses doigts qu'il n'avait pas retirés de ma bouche.

— Ah ça, chérie, ce ne sont pas vos oignons. Contentez-vous de me dire où il est.

Les doigts qu'il avait placés sur mon ventre relevaient légèrement l'ourlet de mon pyjama et effectuaient de petits mouvements de haut en bas sur ma peau nue. Il me caressait ?

D'un geste sec, je lui donnai une tape sur la main afin qu'il me lâche et reculai de plusieurs pas. Il me laissa faire avec un petit ricanement moqueur.

— Bien sûr que ce sont mes oignons. Qui êtes-vous ?

— Pourquoi n'allumez-vous pas les lumières dans cette maison ? Vous êtes radine ou quoi ?

J'en aurais presque suffoqué de rage.

— Pauvre idiot !

— Oh non, trésor, ne me cherchez pas ! me prévint-il en se rapprochant de moi.

— Sinon quoi ? Vous allez me tuer ?

Je sentais son souffle contre mon front, sur ma tempe, derrière moi. Il me tournait autour tel un prédateur. Et si je tentais tout de même le coup et que je criais ?

— Je ne vous le conseille toujours pas !

Mince ! Serait-il télépathe, comme le héros du livre que j'écrivais ? Mais non, voyons, je devais me calmer, j'étais en train de laisser mon esprit vagabonder.

— Où est Charles Bruneau ?

— Que lui voulez-vous, à la fin ! Un autographe ?

— Dernière fois : où est Charles Bruneau ?

Le ton était de plus en plus menaçant, je n'avais pas intérêt à jouer avec sa patience.

— C'est moi.

— C'est vous quoi ?

Je pris une profonde inspiration, humant au passage son odeur envoûtante.

— C'est moi, Charles Bruneau.

Il émit une espèce de gloussement à mi-chemin entre le grondement et l'éclat de rire.

— Ne vous foutez pas de moi.

— Je ne plaisante pas. Je suis Charlaïne Bruneau, et mon pseudo est Charles.

Il eut l'air de peser le pour et le contre. Finalement, je compris que c'est le contre qui l'avait emporté quand il m'enserra la gorge d'une main de fer. Mais qu'avaient-ils tous avec mon pauvre cou ?

Je poussai un gémissement de douleur et cessai de bouger, m'obligeant à rester aussi immobile qu'une statue.

— Ne faites pas tant de cinéma, je vous touche à peine ! Mais cela ne va pas durer, il faut que nous ayons une conversation... Charles.

### Gabriel

Charles Bruneau était en réalité une femme... Si je m'attendais à ça !

Lentement, je relâchai le cou gracile et la regardai masser sa peau parfumée à l'endroit où je l'avais touchée. Merde, son parfum... L'odeur de sa peau allait me rendre dingue. Je n'avais jamais senti cela auparavant.

En arrivant devant la maison, j'avais immédiatement capté ces étranges effluves. C'est une odeur qui me restait au fond de la gorge et sur le bout de la langue, comme un



bonbon trop succulent pour avoir envie de le terminer rapidement.

Le nez en l'air, je m'étais avancé afin de voir d'où émanait cette délicieuse fragrance et je l'avais entraperçue par la fenêtre. Elle était occupée au téléphone. Les yeux fermés et la bouche ouverte, j'avais laissé mes sens s'imprégner de cet incomparable fumet.

Les choses ne s'étaient absolument pas arrangées quand je m'étais retrouvé face à elle. Mon odorat avait carrément été submergé et j'avais dû fournir un immense effort pour ne pas me laisser entraîner par mes instincts animaux. Sinon, qu'aurais-je fait ? Je lui aurais sauté dessus et l'aurais prise à même le sol, sur ce tapis qu'elle foulait pieds nus. C'était la première fois qu'une telle chose m'arrivait et je n'y comprenais absolument rien. Bien sûr, apercevoir une fille dans la rue et la désirer était monnaie courante, mais désirer posséder une inconnue à ce point... Vouloir tout d'elle, la toucher, la serrer, l'embrasser au point que j'en avais des crampes à l'estomac... Je commençais sérieusement à me faire peur.

Revenant à l'instant présent, je la regardai se masser doucement le cou. Pauvre petite chose délicate. *Encore l'une de ces foutues gosses de riches à qui l'on a tout cédé étant enfant*, décidai-je d'emblée en regardant sa jolie silhouette se mouvoir avec grâce. Les lumières avaient beau être éteintes, j'y voyais tout de même très bien. Bien sûr, je ne distinguais pas les détails infimes comme la couleur de ses yeux ou celle de ses cheveux, mais je me rendais parfaitement compte de sa beauté, une beauté qui ne passait pas inaperçue.

Grande, très élancée, de longs cheveux qu'elle avait ramassés en une tresse lui descendant jusqu'au bas du dos, un joli petit nez mutin, de grands yeux en amande, une bouche superbement dessinée et qui n'appelait que les

baisers, des pommettes hautes et légèrement saillantes... Une poitrine de rêve, des hanches à damner un saint, des fesses... Merde ! J'étais furax contre elle, je désirais l'étrangler et en même temps, je ne rêvais que de la mettre dans mon lit. J'avais un sérieux problème !

— Vous me direz quand vous aurez fini de me reluquer ! me fit-elle, interrompant grossièrement mon examen.

— Comment avez-vous fait pour en apprendre autant sur nous ? lui demandai-je, ne sachant toujours pas comment régler la question.

Au démarrage, j'étais venu dans l'unique but d'éliminer Charles Bruneau. Mais maintenant que j'avais affaire à une femme... Et elle n'était même pas une âme grise, loin de là. Son aura était douce, scintillante, lumineuse.

— De quoi parlez-vous ?

Ou elle était une excellente comédienne, ou elle ne savait vraiment pas de quoi je voulais parler.

Au fond de moi, je sentais la colère monter à nouveau doucement, de même que l'impatience.

— Je parle de vos foutus bouquins à la con !

M'énervé ne ferait pas avancer les choses plus vite mais je ne pouvais pas m'en empêcher. J'avais un mal de chien à maintenir mes mains le long de mon corps tellement j'avais envie de la toucher, d'explorer la texture de sa peau. Cette dualité devenait insoutenable et pour y résister, je me mettais en colère.

— Eh bien quoi, qu'est-ce qu'ils ont, mes livres ?

Elle le faisait exprès ou quoi ?

— « Qu'est-ce qu'ils ont, mes livres ? », la singeai-je en me moquant de sa voix trop rauque et éraillée pour une femme... mais infiniment sexy. Vous savez très bien de quoi je parle, alors ne faites pas l'innocente, et surtout, ne me poussez pas à bout !

Comme je regrettais à cet instant de ne pas posséder autant de facultés psychiques qu'Hugo. Des quatre garçons, j'étais celui qui arrivait le moins à lire dans l'esprit des gens. Je n'y arrivais même carrément pas.

— Je suis désolée...

Je poussai un profond soupir d'énervement et serrai les poings afin de me contenir. Je devais rester calme.

— Vous ne voyez vraiment pas de quoi je veux parler ? Vous êtes sûre ? Vous ne voyez rien ?

— Non, effectivement, je ne vois rien !

Je notai une pointe de sarcasme dans sa voix mais n'y prêtai pas plus attention que cela. Elle commençait sérieusement à me taper sur le système. Et cette odeur enivrante qui me fouettait les reins... Merde, et pourquoi n'avait-elle pas l'air d'avoir peur de moi ? Elle aurait dû être terrifiée, se mettre à sangloter tout en priant pour que je la laisse vivre.

— Vos bouquins parlent de mes frères et de moi, de notre vie, vous y racontez tous nos secrets de famille ! Je vous le demande pour la dernière fois : où avez-vous trouvé ces informations nous concernant ? Qui vous les a fournies ? Comment avez-vous fait pour savoir autant de choses sur nous ? Pourquoi ni moi ni mes frères ne vous avons jamais vue auparavant alors que vous en savez tellement sur nous ? Qui d'autre est au courant ? Et enfin, pourquoi tout balancer dans vos bouquins débiles ?

Il allait vraiment falloir qu'elle parle avant que je ne commette une bêtise. Personne ne devait toucher de près ou de loin à ma famille. Une bêtise... Mais j'étais justement là pour la commettre et si Charles Bruneau avait été un homme, il serait déjà mort. Merde ! Femme ou pas, de toute façon, elle en savait trop et le pire de tout était qu'elle divulguait nos secrets. Elle nous mettait en danger. Elle devait disparaître, elle et ses informateurs. Oui, elle devait disparaître. Et cette saloperie d'odeur qui me collait à la peau...

Un hoquet de surprise retentit de l'autre côté de la cuisine et je relevai vivement les yeux sur elle. Elle s'appuyait au comptoir de la cuisine et semblait sur le point de s'écrouler. Il ne manquait plus que ça.

— Je vous préviens, vous n'avez pas intérêt à tourner de l'œil ou vous passerez la nuit par terre, je ne vous viendrai certainement pas en aide.

Pour sûr que j'étais sérieux, elle pouvait bien crever que je ne bougerais pas le petit doigt. Bordel ! Elle avait écrit un livre sur chacun de mes frères et je restais là à la regarder comme une cruche. Mais bouge-toi le cul, mon gars, fais ce pour quoi tu es venu, bordel ! Rien de plus facile. Tu peux même le faire sans qu'elle souffre, sans effusion de sang. Elle ne sentira rien, une mort douce. Mais une mort tout de même. La mort d'une femme... Rien que d'y songer, j'avais comme une boule dans l'estomac. Je ne tuais pas les femmes. Mais elle, elle mettait ma famille en danger. Merde !

De son côté, elle ne faisait aucun geste, ne bougeait plus. Sa respiration se faisait haletante et elle restait accrochée à son meuble comme une moule à son rocher.

— Vous allez finir par parler, bordel ! Répondez à mes questions !

Que je puisse terminer ce pour quoi je suis venu au plus vite et quitter cet endroit où votre délicieuse odeur flotte partout...

Perdant patience, je m'apprêtais à lui sauter dessus quand elle daigna enfin desserrer les lèvres :

— Ce n'est pas possible ! Ce doit être un cauchemar...

— Une bonne paire de gifles vous aiderait-elle à reprendre vos esprits ? Vous n'avez qu'à demander ! Après tout, je suis là pour ça...

Elle secoua vivement la tête, faisant virevolter autour de son fin visage des mèches de cheveux.

— Ce n'est pas possible, répéta-t-elle en se massant les tempes. Cela ne peut pas être vrai...

— Vous le faites exprès ou vous êtes vraiment...

L'insulter ne servirait à rien. Sauf à me calmer, peut-être. Et son odeur qui n'en finissait pas de me tourner les sens.

Je l'entendis prendre une grande respiration et... rien !

Je me sentais littéralement bouillir, de la fumée n'allait pas tarder à me sortir par les oreilles ! Un sourd grondement montait de ma gorge sans que je puisse le contrôler. Et de toute façon, en avais-je envie ? Non, ce que je voulais, c'était qu'elle ait peur de moi, qu'elle soit terrifiée au point de se pisser dessus, qu'elle me supplie de l'épargner et qu'enfin, elle me dise ce qu'elle savait. Je voulais qu'elle tremble face à moi, je voulais qu'elle tremble dans mes bras, qu'elle soupire sous mes caresses, qu'elle gémissse mon prénom. Bordel !

— Vous êtes un malade mental, c'est ça ? Vous avez lu mes livres et vous êtes identifié au personnage...

— Putain ! Mais parlez, bordel !

Le grondement de rage s'échappa de mes lèvres et deux secondes plus tard, j'étais face à elle et la secouais sans ménagement. Il fallait qu'elle parle, et vite ! Me tenir ainsi près d'elle était un véritable supplice. Mais que m'arrivait-il, putain ! Il fallait que je la touche, que je la goûte. Sans en avoir vraiment conscience, j'approchai mon visage du sien et posai le bout de ma langue sur sa mâchoire contractée, savourant la texture de sa peau douce et chaude. Il y eut sur mes papilles gustatives comme une mini explosion de saveurs. Cette femme était plus qu'à mon goût ! Je sentais l'iris de mes yeux se fendre tandis que je tentais de décortiquer le goût qui persistait sur ma langue. Elle eut un nouveau hoquet de surprise. Ce n'est pas tous les jours qu'un inconnu vous lèche la poire mais à ma décharge, c'était la première fois qu'une telle envie me prenait aux tripes. Le pire est que j'en redemandais, j'en voulais plus, tellement plus.

— Oh mon Dieu ! Je sais qui vous êtes...

Grande nouvelle ! Cette femme avait tout de même écrit trois romans de plus de quatre cents pages relatant la vie de chacun de mes frères et de leur femme. D'où ma présence chez elle.

— Vous êtes le troisième frère.

Encore dans le mille. J'attendis la suite en prenant soin de la relâcher et de coincer mes mains derrière mon dos. Et cette saveur sur ma langue, sur mon palais...

— Je connais toute votre vie, vos secrets...

Domage de tuer un si beau brin de fille !

— Vous vouliez savoir d'où venaient mes informations ?

Je sentis mes sourcils se hausser moqueusement.

— Précisément.

— Je crois bien qu'ils me viennent de vous...

### Charlaine

Cela ne pouvait pas être possible, je ne pouvais pas avoir en face de moi le troisième des frères, c'était complètement insensé !

Les histoires que je couchais sur le papier n'étaient que le fruit de mon imagination. Ces quatre frères n'étaient que des personnages de fiction, ils ne pouvaient pas être réels ! Avait-on déjà entendu parler d'hommes réellement capables de lire dans les esprits, de déplacer des objets par la pensée, de contrôler le feu ? Cela se saurait ! Non, il ne s'agissait que de fiction, je les avais imaginés. Et cette voix qui me contait ces belles histoires, elle aussi était imaginaire. Tout venait de moi. Uniquement de moi.

Je nageais en plein délire et la présence de cet homme plus qu'étrange dans ma maison alors que j'étais censée être protégée par quatre gardes du corps n'arrangeait pas les choses.

Il m'avait léchée. Ou plutôt, il m'avait goûtée !

Non, tout ne pouvait pas venir de moi. Il y avait quelque chose de plus. Lui !

Le déclic s'était fait en moi non pas quand il m'avait parlé de mes livres ou de ses frères, mais quand j'avais entendu sortir du fond de sa gorge un grondement de bête. Celui-là même que j'entendais régulièrement dans ma tête lorsque je pensais au héros de mon livre ou qu'une nouvelle idée me venait. Voilà donc pourquoi j'avais eu l'impression

de reconnaître sa voix : parce que je n'arrêtais pas de l'entendre. Et il m'avait léchée !

— Il faut que je m'asseye, je vais me sentir mal.

Une horrible nausée me secouait l'estomac et je dus m'effondrer sur une chaise, la tête entre mes genoux, afin d'endiguer mon malaise.

Trop impatient pour attendre quoi que ce soit, mon visiteur se précipita vers moi et me releva sans sommation. Aussitôt, le repas que je venais d'ingurgiter à la va vite décida de remonter en provoquant de violents spasmes.

— Putain ! ragea l'homme en me relâchant brusquement et en se reculant précipitamment. Vous m'avez dégueulé dessus !

Bien fait ! S'il était vraiment ce qu'il prétendait, il devait être lui aussi au bord de la nausée. Son odorat étant surdéveloppé, l'odeur de vomi devait lui emplir les narines d'une façon très désagréable.

Je m'essuyai la bouche d'un revers de la main et ne lui prêtai plus attention. Ce que je pouvais me sentir mal...

À tâtons, je me dirigeai vers l'évier et ouvris le robinet d'eau chaude. D'une main tremblante, je portai le précieux liquide à mon visage et me rinçai la bouche. J'en profitai pour me rafraîchir la nuque. J'avais l'étrange impression que ma peau brûlait encore aux endroits où l'homme m'avait touchée.

Mince, je venais de vomir au beau milieu de ma cuisine. Il allait falloir que je répare les dégâts.

Du plat de la main, je cherchai le grand torchon que j'avais posé le matin.

— Ça ne serait pas plus facile en allumant les lumières ?



— Pourquoi, vous avez peur du noir ?

— J'y vois très bien dans le noir, contrairement à d'autres.

— Grand bien vous fasse.

Quel cauchemar ! Bien sûr qu'il y voyait très bien dans le noir, sa vision nocturne était au moins aussi bonne que celle des félins. Je le connaissais par cœur, cet homme. Mon Dieu ! Max, le héros de mon nouveau roman, se tenait juste devant moi et il semblait au moins aussi dangereux et agaçant que dans mon livre. Je ne comprenais rien à ce qui se passait.

Un léger cliquetis sur ma droite m'indiqua qu'il venait d'appuyer sur l'interrupteur.

— C'est pas mieux ainsi ? me demanda-t-il, sarcastique.

Lentement, je me tournai vers lui, les mains sur les hanches.

— Pour moi, non, cela ne change absolument rien !

À l'exclamation de stupeur qu'il laissa échapper, je sus qu'il avait enfin compris.

### Gabriel

Nom de Dieu ! Abasourdi, je contemplais ses yeux d'un bleu incroyablement pâle. Elle ne me regardait pas. En fait, elle ne regardait rien du tout. Elle était aveugle.

Effectivement, dans ces conditions, pas besoin de lumière...

J'allais lui présenter mes excuses quand mon regard s'accrocha à son cou, à l'endroit même où, quelques instants

auparavant, j'avais posé mes doigts pour serrer. La peau était marbrée de vilaines ecchymoses et l'on pouvait parfaitement identifier d'anciennes traces de doigts. Dans ma tête, j'entendais encore le gémissement de douleur qu'elle avait tenté de réprimer quand je l'avais attrapée par la gorge. Ce qui expliquait également son étrange timbre de voix. Ses cordes vocales avaient dû être abîmées et donc, le son qu'elles produisaient était altéré.

En moins d'une seconde, je me fis l'effet d'être un sale type. Je malmenais une femme aveugle et blessée. Pas étonnant que des gardes sillonnent son jardin... Elle avait déjà été agressée.

J'avancai d'un pas vers elle et me figeai à nouveau. Non, je n'avais rien à me reprocher, cette femme menaçait ma famille. Il n'était pas question que je perde cela de vue.

— Dis-moi où tu as eu toutes ces informations nous concernant, exigeai-je en durcissant le ton et en passant au tutoiement.

Que n'aurais-je pas donné pour avoir les mêmes dons qu'Hugo ; j'aurais ainsi pu voyager dans sa jolie tête afin d'y piocher toutes les infos dont j'avais besoin.

Elle haussa les épaules et entreprit de quitter la cuisine tout en évitant habilement la mare de vomi souillant le carrelage, ce qui me convenait parfaitement. Je ne supportais plus l'odeur rance qui y régnait.

Sans un mot, je la suivis jusqu'au salon et la regardai s'installer dans le canapé. La lumière de cette pièce était éteinte et je ne voyais plus l'utilité de l'allumer.

— Réponds-moi !

— Sinon quoi ? Vous allez me tuer ? Pour cela, vous allez devoir prendre un ticket, parce que vous n'êtes pas le seul sur la liste.

— Celui qui a essayé de t'étrangler ?

— Entre autres.

— Comment ça, « entre autres » ?

Elle poussa un profond soupir et je la regardai se masser doucement les tempes, les genoux sur les coudes. Elle semblait si petite et fragile dans son grand canapé. Et toutes ces traces sur son cou. Et son odeur à elle, toujours et encore.

Elle poussa un profond soupir de lassitude et commença par marmonner des sons que je ne comprenais pas avant de murmurer doucement mais de façon intelligible :

— Écoutez, je ne comprends rien à ce qui se passe. Tout ce que je peux vous dire, c'est que j'écris des romans à l'eau de rose mêlant aventures et science-fiction. Ce sont des histoires que j'ai dans la tête, que j'invente de toutes pièces. Je ne sais pas pourquoi des gens veulent me tuer, et vous, vous ne pouvez pas être celui que vous prétendez, c'est impossible. Je dois devenir folle. J'ai besoin de sommeil.

— Puisque l'on a déjà essayé de te tuer, pourquoi n'as-tu pas peur de moi ? Si tu me connais aussi bien que tu le dis, tu dois savoir à quel point je suis dangereux. Tu devrais être terrifiée, or je ne sens pas sur toi la moindre trace de peur.

Elle haussa les épaules et ramena ses genoux contre elle, se tassant plus profondément dans le grand canapé.

— Oh ça oui, je sais à quel point vous pouvez être dangereux. Si vous êtes réellement celui que vous prétendez, vous êtes même le plus violent des quatre frères.

Mais c'est justement parce que je vous connais si bien que je n'ai pas peur de vous. Et pour votre information, sachez que je n'allume les lumières que lorsque je me sens en danger. Il s'agit d'un code que nous avons mis au point avec les gardes qui se trouvent à l'extérieur.

Merde ! Le coup de la lumière, je ne l'avais pas vu venir. Levant le nez en l'air, je humai profondément l'air en tâchant de faire abstraction de la répugnante odeur rance qui collait au bas de mon pantalon et du parfum suave que cette femme dégageait. Je laissai également mes oreilles capter les sons qui m'entouraient. Une respiration haletante, laborieuse, celle de la femme, les gouttes qui inexorablement tombaient dans l'évier de la cuisine, le ronronnement d'un chat à l'étage... La conversation enjouée de deux gardes juste sous les fenêtres du salon, à quelques mètres à peine de nous.

— Tes gardes sont de véritables blaireaux. Si cette histoire de code est vraie, ou bien ils sont trop cons, ou bien ils sont formidablement incompetents. J'aurais pu te tuer un nombre incalculable de fois avant qu'ils ne remarquent quoi que ce soit. Tu n'es pas en sécurité. En tout cas, pas avec eux.

— Sûrement plus qu'avec vous. Si vous ne voulez pas me tuer ce soir, s'il vous plaît, partez !

Elle m'aurait presque fait de la peine. Presque.

— Je n'ai pas dit ne pas vouloir te tuer. J'attends encore des réponses.

— Vous ne tuez pas les femmes.

— Il y a un début à tout et tu pourrais tout à fait être la première !

Je ne fanfaronnais pas, j'étais on ne peut plus sérieux. J'étais là pour protéger ma famille et cette femme, toute petite dans son canapé, nous mettait en danger avec ses livres.

Je la vis hausser une fois de plus les épaules et se lever pour aller vers un ordinateur. Curieux, je m'approchai à mon tour et contemplai le clavier fait avec des points en braille. Très astucieux.

Je me tenais juste derrière elle, assez près pour pouvoir l'enlacer, poser mes lèvres sur sa nuque, mordre sa peau si douce, si tendre. Ou pour l'étrangler.

Sans un mot, elle imprima quelques feuilles et me les tendit d'un geste las.

— Lisez ceci.

Je m'emparai des feuilles un peu sèchement et parcourus les premières lignes.

Pour le coup, j'en restai bouche bée. Ce que j'avais sous les yeux n'était ni plus ni moins que le déroulement de ma soirée.

Mon approche de la grande maison, le fait que j'attende la relève des gardes, mon escalade le long du mur jusqu'à la fenêtre de la chambre située à l'étage. Tout y était, même le trouble étrange que je ressentais pour elle. C'était impensable ! Mes émotions étaient étalées noir sur blanc !

— Comment as-tu su que je passerais par l'arrière de la maison plutôt que par l'avant ? lui demandai-je, n'arrivant toujours pas à me remettre de ma surprise.

— Je ne savais même pas que vous existiez réellement, alors de là à deviner que vous alliez venir chez moi pour me tuer...

— Ne raconte pas de conneries, je ne voulais pas te tuer. Juste te faire peur, un peu...

En fait, je voulais « me faire » Charles Bruneau, j'étais venu pour lui soutirer des informations avant de le supprimer. Charles, pas Charlaïne ! Dans mon esprit, tout était clair, il s'agissait d'un mec sans scrupule qui avait, je ne sais comment, réussi à obtenir des infos sur nous et les divulguait pour se faire de l'argent. Je l'avais même imaginé prendre contact avec les tarés du centre pour leur parler de nous. Cette idée m'avait rendu fou.

— Bien sûr que si, vous vouliez me tuer. Seulement, vous ne vous attendiez pas à ce que je sois une femme. Cette information vous déstabilise. Vous ne tuez pas les femmes, vous ne tuez que des âmes grises. Je suis une femme et mon âme n'est pas grise... Enfin, je ne pense pas. Mon âme est-elle grise ?

Ce fut à mon tour de pousser un grand soupir. Bien sûr que son âme n'était pas grise, elle était d'une jolie couleur très tendre. Rien de cruel en elle, ni de machiavélique. Non, je n'avais encore jamais tué quelqu'un comme elle.

— Que va-t-il se passer ensuite ? Je veux dire, dans vos bouquins ? demandai-je, piqué par la curiosité.

— Qu'est-ce que vous croyez ? Que je suis devin !

Ben oui, un peu.

— Pourquoi me fais-tu cet effet ? Pourquoi ton odeur m'obsède-t-elle ? Ça veut dire quoi ?

— Je n'en sais rien ! Je n'en sais rien du tout !

Je n'aurais su dire pourquoi, mais à cet instant précis, j'eus la conviction profonde qu'elle me menait en bateau. Elle se pelotonna contre les coussins de son canapé et

ramena ses genoux sous son menton. Elle avait l'air extenuée, troublée. Non, elle avait l'air perdue, complètement paumée.

— Ma tête va éclater ! gémit-elle en enfouissant son visage entre ses bras.

J'allais lui poser d'autres questions lorsqu'un frémissement dans l'air me fit relever le nez. Aussitôt, je dressai l'oreille, aux aguets.

Les pseudo-gardes du corps semblaient s'être enfin rendu compte que quelque chose clochait. Je les entendais s'agiter, là, dehors, et se demander s'il était normal qu'une lumière soit allumée. Des jurons à demi-étouffés, une cavalcade sur les marches du perron, le cliquetis des armes que l'on sort de leur holster.

— On dirait que tes fabuleux gardes du corps ont enfin compris que quelque chose n'allait pas ici. Je vais devoir te laisser, mais ne crois surtout pas que j'en ai fini avec toi.

Je la vis hocher la tête d'un air résigné.

— Je m'en doute, je sais que vous êtes un prédateur.

— En voilà une fille intelligente ! À plus tard... Charles !

— Charlaine, je m'appelle Charlaine !

Sans perdre un instant, je me dirigeai rapidement vers la fenêtre par laquelle j'étais entré, l'enjambai et sautai dans la nuit. J'allais avoir du mal à me remettre de cette rencontre. Je pensais tomber sur un homme, l'interroger, le bousculer un peu pour obtenir des infos et le supprimer après. Je pensais avoir affaire à un homme connaissant le moindre secret de ma famille et les dévoilant au grand jour pour de l'argent. Et au final, il s'agissait d'une femme. D'une très jolie femme.

Mais qu'allais-je bien pouvoir faire d'elle ?



## Chapitre 2

### Charlaine

Il fallait que je me calme, je ne pouvais pas continuer à m'égosiller de la sorte. Ma gorge était en feu et ma voix ne ressemblait plus à rien.

À tâtons, ma main droite partit à la recherche du verre d'eau que je m'étais servi quelques minutes auparavant.

Ne le trouvant pas sur la table basse face à moi, je perdis patience et tapai violemment du plat de la main sur l'accoudoir du canapé.

— Mais où est ce foutu verre ?

— Il est là, désolé, j'ai cru que c'était le mien !

Gérard Pareil, mon agent, venait de boire *mon* verre d'eau !

— Sors de chez moi ! parvins-je à hurler malgré mes cordes vocales en mauvais état. Sortez tous, je ne veux plus vous voir ! Disparaissez !

Je n'en pouvais plus de tous ces incompetents. Je ne désirais qu'une seule chose, rester seule et aller me coucher. Je venais de passer une nuit blanche à répondre aux policiers venus en renfort. Après leur départ, je m'étais attendue à ce que Gérard parte lui aussi, mais il n'en avait rien fait. Au contraire, il s'était incrusté avec les gardes du corps.

— Tu ne peux pas rester toute seule, voyons. De toute façon, j'ai appelé ta mère, elle arrive avec tes sœurs.

Mon crâne commençait à se claquemurer dans un étau très serré et un marteau tambourinait contre mes tempes.

Je voulais tous les envoyer promener. Je n'avais plus aucune force.

— Vous me fatiguez ! Je suis crevée et je désire aller me coucher.

Je me levai et sortis de la cuisine qu'une gentille femme policière avait eu la délicatesse de nettoyer pour moi.

Je n'avais pas encore atteint la première marche de l'escalier menant à ma chambre que ma mère faisait irruption dans la maison, suivie de mes sœurs.

— Charlaine... Oh mon Dieu ! Ma pauvre chérie, comment vas-tu ? Que s'est-il passé ? Pourquoi ne pas avoir appelé avant ? Je savais que tu ne pouvais pas rester toute seule, j'aurais dû venir hier soir et...

— Ça va, Mama, je vais bien. Ce n'est pas la peine de te mettre dans un tel état.

J'aurais dû mentir pour cette lumière, dire qu'en me tenant au mur, j'avais par inadvertance appuyé sur l'interrupteur. Au lieu de quoi, j'avais avoué aux vigiles qu'un homme s'était introduit chez moi sous leur nez. Il allait falloir que j'apprenne à mentir, mais avant cela, il faudrait que je renvoie tous ces incapables.

— Mais dans quel état voudrais-tu qu'elle soit ? me demanda Arlette, mon aînée. Si tu voyais ta tête, tu comprendrais !

Elle en avait de bonnes, elle !

— Moi, je ne comprends pas pourquoi tu ne nous as pas appelées plus tôt, renchérit Mélanie, mon autre sœur, d'une voix plus douce.

Je me sentais de moins en moins bien et ne rêvais que de mon lit. Pourquoi ne me laissait-on pas tranquille ?

— Raconte-moi ce qui s'est passé, exigea ma mère en venant me prendre la main pour m'entraîner vers le canapé.

— Non, Mama, s'il te plaît, je n'en peux plus, je n'ai pas dormi de la nuit et je ne tiens plus debout. Je veux que tout le monde parte de chez moi pour pouvoir aller me coucher.

— Je sais, ma chérie, je sais. Plus vite tu me diras, plus vite tu pourras aller au lit.

S'il y a bien une chose que j'avais retenue durant mon enfance, c'est qu'il était inutile de parlementer avec ma mère lorsqu'elle avait décidé quelque chose. Autant prendre mon mal en patience et me montrer docile.

Je pris une profonde respiration et me lançai pour la énième fois dans le récit des événements de la nuit. Comme toutes les fois précédentes, je ne dis rien du trouble qu'avait fait naître en moi l'homme le plus mystérieux que j'aie jamais rencontré et que, paradoxalement, je connaissais si bien.

Il était dans le vrai, je n'avais pas eu peur de lui. À aucun moment je n'avais craint qu'il ne me fasse mal. Je connaissais pourtant sa dangerosité, mais curieusement, jamais depuis une semaine je ne m'étais sentie autant en sécurité qu'auprès de lui.

Gabriel